

Barthélémy Togo, sportif de l'art

Le Camerounais utilise aussi bien la vidéo et la sculpture que la performance ou l'aquarelle pour son œuvre, sous-tendue par une analyse des rapports Nord-Sud

RENDRE VISITE à Barthélémy Togo dans son atelier, c'est faire l'expérience du mouvement perpétuel. Il montre les lieux, qu'il a investis récemment. S'assied à sa table de travail, se lève aussitôt pour prendre un papier dans un des innombrables dossiers de sa bibliothèque, se rassied, se relève pour faire un café, s'assied, repart à son ordinateur y chercher des images, revient, repart encore parce que sa toute petite fille pleure derrière la porte, revient avec elle, s'en va la coucher, a une nouvelle idée... et ainsi de suite deux ou trois heures durant, sans manifester la moindre fatigue. Pour expliquer un projet de performance, il mime les acteurs, se fait tour à tour pleureuse, danseur, dormeur à même le sol : on reste ébahi de ses talents de gymnaste. Pour parler de ses dessins, il les dépose par dizaines côte à côte, par terre, si bien que pour mieux les voir, il faut circuler à cloche-pied entre les feuilles. L'énergie qui l'habite paraît inépuisable.

Pour remplir ses journées, il lui faut donc plusieurs projets à la fois et plusieurs expositions personnelles et collectives. Dernières en date : en octobre 2003, à Athènes, l'exposition internationale « Outlook » ; en février une galerie bruxelloise ; en mars les Beaux-Arts de Valence (Drôme) ; en avril à Saint-Etienne, une nouvelle exposition collective, « Settlements ». Simultanément, il réfléchit aux détails de son exposition prévue à Paris, au Palais de Tokyo, en octobre - elle s'appellera « The Sick Opera » - et à d'autres à Düsseldorf et Londres. Et ainsi de suite.

Rien d'étonnant donc s'il s'exprime alternativement en français de Paris, en français de Douala, en anglais et en allemand. Le Cameroun, son pays natal, est bilingue, anglais et français, et Togo est né sur la frontière entre les deux zones linguistiques. L'allemand, il l'a perfectionné pendant deux ans d'études à la Kunst Akademie de Düsseldorf. Auparavant, il avait étudié à Abidjan et à Grenoble.

Rien d'étonnant non plus s'il refuse absolument de se laisser enfermer dans une règle ou dans une technique. Il a d'abord été connu pour ses sculptures de bois, 100 paires de chaussures à talons démesurés pour l'installation *Night Crazines*, des corps féminins dont les rondeurs deviennent des ballons de football. Mais aussi pour ses performances : se présenter à la douane avec une valise sculptée d'une seule pièce en bois, monter dans un TGV avec un billet en règle, mais vêtu en balayeur des rues. Sa dernière vidéo relève du même esprit de provocation politique : « *Je suis en gros plan, de face. Dans une main je tiens un pot de fleurs : dans la terre, il y a des faux billets plantés. Dans l'autre main, j'ai un*

BIOGRAPHIE

► 1967

Naissance à M'Balmayo (Cameroun)

► 1989-1996

Etudes à Abidjan, Grenoble et Düsseldorf

► 2000

Invité par Jean-Hubert Martin à la Biennale de Lyon, « Partage d'exotismes »

► 2002

Expositions au Lieu unique (Nantes) et à la galerie Anne de Villepoix (Paris)

petit arrosoir et je fais couler doucement de l'eau sur les billets. Monté en boucle, ça fait une vidéo d'une heure. »

L'économie, la guerre, les rapports Nord-Sud ne sont jamais très loin. A propos de ses sculptures de bois, il remarque, comme incidemment : « *L'arbre et l'Africain assument la même condition de matière première, car tous deux sont soumis à l'exil vers l'hémisphère Nord.* » Puis, plus précisément : « *Quand on est noir ou arabe aux Etats-Unis, si on a des qualités, elles sont reconnues. Le journal de CNN peut être présenté par un Haïtien ou un Chinois. Ici, je me demande quand on verra un présentateur antillais à la télé. Ou un physicien ou un biologiste noir.* »

« INTERDITS ABSURDES »

Il sait, d'expérience personnelle, qu'il n'est pas si facile d'être un artiste noir en France, pas si facile de trouver où loger et travailler, même quand la notoriété devrait vous protéger. Mais, aujourd'hui, dans son atelier tout neuf avec vue sur le nord de Paris et belle lumière, il est d'humeur optimiste : « *Je me considère comme un ambassadeur de la francophonie.* »

Un ambassadeur très itinérant. Ces voyages lui sont nécessaires. « *Ils nourrissent mon travail. Quand je voyage, je dessine ; et, comme je me trouve chaque fois dans un autre territo-*

re, mon dessin change. » C'est alors, pour expliquer cette diversité stylistique, qu'il tapisse le sol de plusieurs séries : des dessins au trait très récents, d'une extrême légèreté et précision qui ont commencé à « sortir » après un défilé de mode vu à Milan ; des aquarelles rouges très violentes faites à Paris en 1999 ; le journal d'un séjour amoureux à Majorque tracé au crayon.

Sur une planche de la bibliothèque, il a sa réserve de carnets à dessins : de tous formats et tous papiers. A chaque départ, il en emporte quelques-uns. « *Il paraît que je ne devrais pas. Que si je pratique la vidéo et la performance, je ne devrais plus faire de dessin. Ces interdits sont absurdes. Je tiens autant à la liberté de dessiner qu'à celle de travailler avec des chorégraphes et des acteurs, comme je l'ai fait à La Havane.* »

Trois aquarelles de plus de 2 mètres de haut occupent le grand mur de l'atelier. Deux d'entre elles représentent deux visages, un féminin et un masculin, très légèrement peints dans des nuances de vert, auréolés de fines lignes noires. Dans le troisième, un monstre naît d'une girafe à l'inquiétante fluidité. La série des grands visages anonymes est en cours. Anonymes mais très présents : d'autant plus que les sentiments que suggèrent les physionomies ne sont pas simples. On les verra dans « The Sick Opera », asso-

ciés à des installations de moustiquaires immenses enfermant des céramiques érotiques et à une cage de but de football détournée de son usage habituel.

Togo fait souvent allusion à ce sport. Il se compare humoristiquement à l'un de ces footballeurs camerounais qui doivent s'expatrier en Europe pour jouer et, plus grave-ment, évoque Marc-Vivien Foé, mort sur un terrain en juin 2003. La fondation que ce dernier avait créée avait pour but de construire des stades. Togo fait de même, à sa façon : il construit, à Douala, « une résidence d'artistes, pour créer une dynamique. Pas une fondation, ni un musée : un endroit ouvert où les jeunes artistes puissent venir travailler. Sinon, il arrivera avec l'art contemporain africain ce qui s'est passé avec l'art traditionnel : désormais, il faut aller le voir dans les musées en Europe et aux Etats-Unis. Dans les pays africains, aujourd'hui, la culture n'est pas perçue comme une priorité. Il manque une volonté politique. Alors, avant qu'il ne soit trop tard, j'essaie de faire une part du travail moi-même ».

Philippe Dagen

« Settlements », Musée d'art moderne, La Terrasse, Saint-Etienne (Loire). Tél. : 04-77-79-52-52. Du mercredi au lundi, de 10 heures à 18 heures. 4,40 €. Jusqu'au 2 mai.



GÉRARD RONDEAU